

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS NEWS PUBLISHING CO., LIMITED.

REDACTEURS: 202 rue de Chartres. Entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES ET LOCATIONS, VENIR AU BUREAU AU 202 RUE DE CHARTRES LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 18 avril 1907.

Thermomètre de F. CLAUDE, Opticien. Successeur de E. & L. Gléna. 622 rue Canal, N. O., La.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'entrevue de Gaète.

Les entrevues entre chefs d'état ont toujours une importance politique considérable, quoiqu'on en dise, et c'est pourquoi et malgré leur fréquence en notre temps, elles attirent l'attention des hommes publics à un plus haut degré qu'aucun autre événement.

De puissantes républiques sont entrées dans le concert mondial, et les monarchies comprennent que pour leurs chefs, sortis du peuple, les liens de famille entre les personnages royaux ne sont d'aucun poids dans les discussions.

Edouard VII, roi d'Angleterre et empereur des Indes, est l'oncle de Guillaume II, empereur d'Allemagne, mais cette circonstance l'a-t-elle empêché de se rapprocher de la France républicaine ?

Le souverain anglais s'est rendu plusieurs fois à Paris, où d'ailleurs il est immensément populaire; le président de la République Française l'a visité à Londres, et de ces entrevues est née la fameuse "entente cordiale", qui est regardée par beaucoup d'esprits avisés comme le préliminaire de nouveaux groupements des puissances européennes, et qui a du reste, quoique de date récente, exercé une haute influence en plusieurs occasions.

Aujourd'hui, c'est sur Gaète, un port italien, sur la Méditerranée, célèbre par le séjour qu'y fit Pie IX en 1848, que se concentre l'attention des hommes politiques. Edouard VII y est arrivé hier, après avoir été à Carthagène s'entretenir avec le roi d'Espagne. Le roi d'Italie, Victor-Emmanuel II, l'attendait en compagnie de son ministre des affaires étrangères, et les deux souverains sont, sans aucun doute, entrés sans délai en conférence.

Maintenant, quelles sont les questions qu'ils vont traiter ? On ne le saura que plus tard. Le bruit a couru ces jours-ci que le roi d'Angleterre désirait gagner l'Italie à la cause de la limitation des armements, mais le gouvernement de Rome y a mis promptement terme en retirant sa proposition de compromis sur cette question à cause de l'opposition de l'Allemagne et de l'Autriche. En attendant les commentaires

vont leur train. Les Allemands voient dans l'entrevue de Gaète une nouvelle démarche de l'Angleterre pour détacher l'Italie de la triple alliance, et dans leur mécontentement ils vont jusqu'à parler de la possibilité d'une guerre qui, disent-ils, serait dangereuse pour les adversaires de l'Allemagne.

En France, au contraire, la visite du roi d'Angleterre au roi d'Italie cause une grande satisfaction dans tous les cercles, surtout dans les cercles gouvernementaux. L'opinion est que non seulement elle améliorera grandement les relations en Italie et l'Angleterre, mais aussi resserrera les liens qui unissent la France aux deux pays, et qu'en outre elle exercera une heureuse influence en Europe.

On en sait évidemment plus long à Paris qu'à Berlin sur le but de l'entrevue de Gaète, et il est conséquemment plutôt vraisemblable qu'elle améliorera la situation européenne au lieu de déchaîner la guerre.

L'Angleterre et l'Italie veulent simplement arrêter des mesures pour la protection de leurs intérêts respectifs.

Etrange histoire.

Bien étrange le roman qui s'échafaude de toutes pièces en Angleterre sur le précédent duc de Portland, mort en 1879, roman où réalité dont la Chambre des lords va être juge dès que le procès sera suffisamment documenté.

Le procès Titchborne, de célèbre mémoire, n'approchait pas, au point de vue romanesque et sionne l'opinion publique en Angleterre. Ni Anne Radcliffe, ni fantastique, de celui qui déjà pas-Edouard Poë n'ont rien imaginé de plus bizarre, de plus fantastique.

Il y a actuellement un duc de Portland, le sixième, cousin de son prédécesseur, mort célibataire comme duc de Portland, marié sous le nom de Thomas Druce, à ce que dit celui qui se prétend son héritier.

Les ducs de Portland sont de la maison de Bentinck, d'origine hollandaise, venue en Angleterre avec Guillaume d'Orange. Créés comtes en 1689, et ducs en 1716, ils se sont alliés aux Cavendish dont la maison est des plus illustres en Angleterre, et ils ont joint ce nom au leur: Cavendish-Bentinck. La fortune des ducs de Portland est estimée à un demi-milliard environ; leurs résidences sont Welbeck Abbey, superbe château, où le dernier duc de Portland avait fait creuser un palais sous terre, et Hartcourt House, à Londres. Le fils aîné des ducs de Portland porte le nom de marquis de Titchfield.

Le duc actuel était lieutenant aux goldstream guards, quand il hérita du titre et de la fortune de son cousin. Il était beau cavalier, très lié avec le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, et choyé à la Cour. Il fut le premier à demander la main de la princesse Maud, qui, depuis, a épousé le duc de Fife. Le Prince de Galles avait consenti; la Reine Victoria refusa, et l'on dit qu'elle donna pour raison, sans autre explication, l'incertitude du titre et de la fortune des ducs de Portland de ce duc de celui-ci.

Ce bruit, qui courut alors dans la haute société anglaise, était presque oublié lorsque, en 1895, une veuve, Anna-Maria Druce, seconde femme d'un certain Walter Thomas Druce, mort en 1864, en son vivant boutiquier dans Baker street, prétendit que son mari était réellement le cinquième duc de Portland, qui menait une

existence double et s'était marié, en 1851, sous le faux nom de Druce.

Elle avait un enfant, Sydney Georges Druce, pour qui elle réclamait le duché et la fortune du père supposé. On alla aux informations et l'on apprit que cette femme était de bonne origine, et qu'elle avait été la cause d'une cruelle rivalité entre le cinquième duc de Portland, qui n'était rien à cette époque, et son frère aîné, le marquis de Titchfield, héritier du titre. En 1822, on trouva le corps du marquis étendu dans un pré, près de Welbeck Abbey; il était mort d'une maladie de cœur, selon les constatations légales, mais plusieurs prétendirent que son frère cadet l'avait tué pour devenir duc de Portland et pour l'amour d'une belle.

On en était là quand, il y a deux ans, arriva d'Australie un simple ouvrier qui déclara être le petit-fils et le seul héritier du cinquième duc de Portland. Il s'appelait George Hollamby Druce, et il conta une nouvelle histoire.

Le cinquième duc de Portland était né vers 1800. A l'âge de seize ans, il s'éprit d'une jeune fille, miss Crikmer, qui appartenait à une famille aisée et bourgeoise. Il ne pouvait l'épouser sous son nom de lord John Cavendish Bentinck, sa famille ne le lui aurait pas permis: il l'éleva et l'épousa sous le nom de Thomas Druce.

Dès lors aurait commencé la vie en partie double. Lord John Cavendish-Bentinck disparaissait, quand Thomas Druce apparaissait auprès de sa femme, et Thomas Druce disparaissait quand l'autre revenait à Welbeck Abbey ou à Londres.

Ce mariage aurait duré quatre ans, au bout desquels Mme Druce n'entendit plus parler de son mari. Elle se réfugia avec son fils et sa fille, chez une de ses parentes. Quinze ans plus tard, en 1835, Thomas Druce réapparut: il avait ouvert dans Baker street un grand magasin de nouveautés, au capital de deux millions et demi. Or Thomas Druce, dont on ignore encore l'origine, avait-il trouvé cette somme ?

Pendant ces quinze années, lord John Cavendish-Bentinck, devenu marquis de Titchfield par la mort de son frère aîné, avait mené grand train et fait belle figure. Il avait eu de grandes courses qui lui avaient valu de grands succès; il avait été membre de la Chambre des Communes; on avait beaucoup parlé de lui, et, en 1835, il avait à peu près disparu.

Cependant, il était souvent à Hartcourt House, à Londres, et à Welbeck Abbey, mais très mystérieusement, disparaissant pendant des jours entiers et reparaissant une semaine. Il avait fait creuser des souterrains sous Hartcourt House. Thomas Druce en avait fait creuser aussi sous son bazar de Baker street, qui n'était pas très éloigné de Hartcourt House, et l'on vient de retrouver le commencement de ces souterrains. Il ne reste plus qu'à les déblayer plus avant, pour voir s'ils communiquent avec ceux de Hartcourt House.

Ce n'est rien encore: le marquis de Titchfield, devenu duc de Portland en 1854, ressemblait étrangement à Thomas Druce, au dire de ceux qui ont connu l'un et l'autre. Le duc ne portait que des favoris; Thomas Druce portait toute la barbe, fausse barbe, disent plusieurs; les traits étaient identiques; le duc et le marchand avaient le même son de voix, les mêmes manières, la même maladie de la peau, et jamais on ne les vit en même temps à deux endroits différents. Toujours l'un disparaissait quand l'autre apparaissait.

Thomas Druce, devenu veuf en 1850, se maria en 1851, et mourut en 1864.

Etait-il mort ? Non, dit son petit-fils. Le fait est qu'aucun médecin ne fut appelé auprès du malade, et qu'il n'y eut point de constatations légales.

Ouvrez son cercueil, dit le petit-fils, et vous n'y trouverez que du plomb. Le duc de Portland s'était fatigué de sa double existence, et il avait enterré sa seconde personnalité.

Jusqu'ici, les autorités se sont opposées à l'exhumation de Thomas Druce. Là est la clef du mystère. On attend.

George Hollamby Druce a de nombreux partisans qui ont monté une société par actions pour soutenir le procès. Les témoignages sont nombreux et intéressants, mais l'histoire est si étrange qu'on hésite à l'accepter.

Pareil dédoublement de la personnalité s'est vu dans le roman et au théâtre, dans "Théodora" notamment, et dans la "Même aux Beaux Yeux" que l'on joue à l'Alcazar. Il y a aussi Haroun-al-Raschid qui aimait à se déguiser pour savoir ce que ses sujets disaient de lui. Mais tout cela ne prouve pas que Thomas Druce fut le duc de Portland.

Si pourtant le cercueil était vide !

LA PEINE DE MORT

Nouvelles opinions. Nouvelles divergences.

Correspondance parisienne.

A peine avait-on commencé la publication des premières lettres qui étaient parvenues en réponse à la question: "Êtes-vous partisan de la peine de mort?" que, déjà, un grand nombre de nos lecteurs, impatientés de connaître le résultat final de notre consultation, nous écrivaient pour nous demander quelles en étaient les conclusions. Cet empressement démontre que la question passionne au plus haut degré l'opinion publique.

Il n'est pas possible, malheureusement, de satisfaire à cette légitime curiosité, car chaque courrier apporte des opinions nouvelles. Ce n'est donc que dans quelques jours que l'on pourra totaliser les vœux exprimés par les personnalités auxquelles on s'est adressé et dégager ainsi la tendance des correspondants.

La Grandeur de la Mort

C'est Mme Daniel Lesueur qui ouvre, aujourd'hui, la deuxième série de réponses.



Mme DANIEL LESUEUR.

Et il est nécessaire de présenter aux lecteurs l'auteur de talent, chevalier de la Légion d'honneur, qui publie en ce moment même, cette magistrale étude: "Calvaire de Femme...." Non, n'est-ce pas ?

L'avis de Mme Daniel Lesueur est contraire à l'opinion émise par Mme Séverine, que nous publions récemment.

La peine de mort?.... Mais certainement j'en suis partisan et je le dis très haut. Si la société doit abolir la peine de mort pour ses assassins, qu'elle l'abolisse d'abord pour les plus nobles de ses enfants; les soldats, toujours menacés, même en temps de paix par les engins de meurtre qu'ils manient — les marins, qui restent au fond de la mer dans un sous-marin, ou envoient leurs membres déchirés vers les cieux parmi les fureurs d'une explosion — les ouvriers qui, dans mille métiers dangereux, la voient sans cesse face à face, cette mort dont on veut enlever l'inquiétude aux plus immondes bandits.

Si un mineur, un mécanicien, un matelot, un soldat, accomplissent leur rude, leur sublime tâche, avec la menace de la mort sans cesse devant les yeux, je ne puis m'apitoyer sur les Soldats; cette idée générerait dans leur plaisir.

La mort, d'ailleurs, n'est pas si terrible qu'on parait le croire aujourd'hui. Jadis, on la dédaignait davantage. Elle n'est pas le pire châtiement. Et il y a autour d'elle un grand tour de sérénité plutôt indignes des misérables auxquels la salubrité sociale et la conscience humaine doivent l'infirmer.

Je suis pour la peine de mort.

DANIEL LESUEUR.

Aux deux Théâtres Français

M. Jules Claretie, membre de l'Académie française, l'éminent administrateur du Théâtre-Français, n'admet pas la peine de mort par crainte d'une erreur judiciaire, toujours possible. Il nous écrit: Peut-on être partisan d'une peine qui, en cas d'erreur, nous hurte à l'irréparable ?

JULES CLARETIE.

M. André Antoine, directeur de l'Odéon, est partisan pur et simple de la suppression des bois de justice, et il nous adresse, du Théâtre-Français de la rive gauche, cet énergique billet: Non, non, pas de guillotine! Rien n'excuse cette horreur.

A. ANTOINE.

Les deux directeurs de nos grandes scènes dramatiques sont d'accord pour atteindre le même but, les motifs seuls diffèrent, mais ce n'est là qu'une question de tempérament.

Je plains les Victimes....

M. Charles Mérouvel, dont le roman, "Jean la Mort", en cours de publication dans le "Petit Parisien", a déjà fait pleurer bien des yeux, met son talent littéraire au service de la thèse qui est la sienne: le maintien de la décapitation.

Et il adresse ces lignes: L'abolition de la peine de mort? Ce que j'en pense ?

Voilà, en deux temps: Je suis de l'avis d'Alphonse Karr et ne changerai pas. C'est banal de répéter avec lui: "Que MM. les assassins commentent !"

Les lois anciennes étaient — pardon — mieux dirigées que les nouvelles.

Les jurés disposés à l'indulgence n'avaient-ils pas les circonstances atténuantes à leur service ? Pensez-vous qu'un homme raisonnable puisse condamner à mort un de ses semblables s'il ne l'a pas mérité cent fois ?

Tant qu'on n'appliquera pas la loi d'attribution à ceux qui ne craignent pas de supprimer les autres, blement représenté !

tant qu'on n'aura pas retiré à un chef d'Etat, scrupuleux à l'excès, effrayé de ses responsabilités personnelles, ce droit de grâce dont on a tant abusé depuis des années, Paris et le pays tout entier deviendront de plus en plus un vaste champ de carnage où les malfaiteurs ont sur les honnêtes gens les avantages de l'attaque.

Ils tirent les premiers, et quand on a un eustache dans le dos ou une balle dans l'œil, il est un peu tard pour riposter avec succès.

En Angleterre, où le vol est érigé à la hauteur d'un art et entouré de considération, le meurtre est à peu près inconnu pour deux raisons.

Le souverain n'use jamais du droit de grâce. D'un autre côté, la loi est sans pitié et le meurtrier, une corde au cou, est lancé presque aussitôt que sa victime dans l'éternité.

Passer quelque temps dans le paradis de la Nouvelle, ou à Fresnes, dans des appartements chauffés d'après les derniers procédés, parquetés, éclairés à l'électricité — sans grève — avec réfectoires confortables, jardins, cuisine abondante et délicate, approvisionnement fantastique — avez-vous vu l'adjudication des fournitures, sucres, thés, cafés, confitures, etc ? c'est une simple récréation, un repos, une de ces villégiatures que de bons rentiers seuls peuvent s'offrir et qui n'est point pour déplaire à personne.

Je suis loin d'être sanguinaire, mais aux grands maux il faut de grands remèdes.

Quant aux déclamations pleurardes de certains philanthropes en vue, à leurs phrases larmoyantes de faux bonhommes, aux sensibleries des humanitaires, il n'y a qu'un mot à leur répondre, pour les traiter comme ils le méritent. Tranquillisez-vous ! Je ne les prononcerai pas.

En résumé, je plains les victimes et non leurs bourreaux. Une société qui ne se défend pas est une société... perdue. Elle ne mérite pas de vivre.

CHARLES MÉROUVEL.

La conclusion qui précède est, en somme, celle que Frédéric Mistral résumait en un proverbe provençal. M. Charles Mérouvel est cependant né dans l'Orne — presque le septentrion par rapport à Malherbe — le Nord et le Midi se sont donc rencontrés dans la même pensée.

L'Avis des Salons.

La dernière réponse est du marquis de Massa. Brillant officier, le marquis de Massa s'échappa de Sedan et fit la campagne de l'Est comme officier d'ordonnance de Bourbaki. Spirituel vaudevilliste, ses œuvres furent jouées devant un parterre de rois, lors de l'exposition de 1867. M. de Massa est resté homme du monde, après une brillante carrière de soldat et d'écrivain.

En réponse à la question que vous me posez à propos de l'abolition de la peine de mort, il me semble qu'en présence du nombre de meurtres sans cesse croissant à Paris et en province il y a lieu de la maintenir, en attendant, comme a dit Alphonse Karr, "que messieurs les assassins commencent !"

MARQUIS DE MASSA.

Cet avis est intéressant à retenir, comme reflétant l'opinion des salons parisiens armoriés.

Avez d'un bandit.

St-Paul, Minn., 18 avril.—La police de cette ville est parvenue à obtenir des aveux complets de John Gunderson, l'individu qui était entré mardi soir dans les bureaux de la Northern Express Company et avait obligé le gardien de nuit à lui remettre un co-

lis contenant des valeurs d'un montant de 25,000 dollars.

Troubles de raoss.

Jackson, Miss., 18 avril.—Des dépêches parvenues d'un camp de chemin de fer sur la ligne Good-year annoncent qu'une bagarre sérieuse a éclaté entre ouvriers blancs et de couleur, à la suite de laquelle deux nègres ont été tués et un blanc grièvement blessé.

Les troubles ont éclaté hier soir après qu'un nègre eut frappé un contre-maître blanc à coups de crosse de revolver.

Un autre blanc qui avait été témoin de la scène abattit le nègre d'une balle ce qui provoqua un soulèvement parmi les nègres.

Ce matin à l'aube les troubles ont repris avec une nouvelle violence. Les autorités de Bryan, immédiatement avisées de ce qui se passait, ont demandé l'aide de quelques hommes de bonne volonté et sont parties pour le lieu des troubles.

THEATRES.

ORPHEUS.

Le succès du brillant programme de vaudeville de l'Orpheus ne finira qu'à la dernière représentation dimanche soir. Un nouveau succès est assuré pour la semaine prochaine, car le programme qui est préparé est en tous points remarquable.

TULANE.

Le drame historique plait à notre public, à en juger par la foule qui applaudit Mme Leslie Carter au Tulane à chaque représentation de "Du Barry". Ce théâtre ne pouvait donner une meilleure pièce pour la semaine de clôture. Dernière matinée samedi à deux heures.

CRESCENT.

Il y a eu hier au Crescent deux très bonnes représentations de "My Tom Boy Girl", un drame d'un nouveau genre très attrayant que jouent avec talent Miss Lottie Williams et sa troupe. Une matinée est annoncée pour samedi.

SHUBERT.

Le charme et le talent de Miss Mary Manning lui valent une ovation de la part des spectateurs à chaque représentation de "Glorious Betsy" au Shubert. Les artistes qui entourent la célèbre actrice sont également très applaudis. Matinée samedi.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Marié depuis un an à peine, Berlioz est en instance de divorce. — Que veux-tu ? dit-il à un ami qui s'en étonne, nos caractères étaient incompatibles.... Pais avec un sourire: — Surtout le sien !

Berlioz se dispute avec sa blanchisseuse.

— Mes cois ne sont jamais empestés, lui dit-il.... Je suis décidé à vous quitter.... — Moniez à tort.... jamais je n'ai mieux soigné son linge.... — Non, non, ma résolution est prise; je vous mets en disponibilité pour retrait d'emploi....

Berlioz se dispute avec sa blanchisseuse.

Et le jeune homme qu'elle avait aimé aussi et que sa fille adorait si follement, n'était qu'un enfant inconnu, traitement introduit dans cette famille, y volant affection, admiration, nom, fortune.

— Ah ! le misérable !... La misérable, plutôt !

Car elle ne parvenait pas encore à le détecter au point de penser cela de lui; et c'est à sa mère qu'elle appliquait l'insulte et de sa jantes reproches.

— La misérable.... de nous

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

No. 100 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

1

LE MENSonge DE LA VIE

Mais elle écartait cette conclusion suprême de tout, pour s'at-

tarder encore aux illusions qui lui avaient été si chères. Après la naissance de ce fils, le duc n'avait pas pu ne pas revenir à sa femme; mais, alors, la marquise avait caressé la chambre qu'il était à elle, quand même ! Et, plusieurs années, elle l'avait tenu dans les réseaux souriants d'une liaison qui en faisait son mal: bien plus que celui de la duchesse.

C'est par elle qu'il vivait, qu'il vibrait; c'est elle qui dirigeait ses pensées, qui croyait diriger son ambition.... car elle y croyait encore....

Oh le lamentable mensonge de cette illusion ! Elle avait pu croire que ce petit-fils était vraiment digne du grand aïeul, que, soit dans la politique, dans les lettres, soit dans quelque grande entreprise, il ajouterait quelque gloire à son nom ! Il aimait passionnément le cheval et semblait adorer l'histoire. Et la marquise s'était figuré qu'il écrirait des ouvrages remarquables sur la cavalerie, que l'on publierait ses travaux dans de grandes revues, qu'il entreprendrait ensuite, l'histoire de son aïeul et que cela lui ouvrirait les portes de l'Institut.... En tout cas, il ne pouvait pas ne pas être le grand arbitre des élégances mondaines, l'aristocrate de haut goût, qui compterait en son pays, même dans ce temps où les aristocrates n'y sont plus rien. Et toujours, elle lui démenterait fidèle, et on la

considérerait comme bien autrement la femme du duc de Ponte-Novo, que cette petite bourgeoisie, à laquelle il ne faisait pas beaucoup plus attention qu'à une intendant tenait bien sa maison.

Comme la vent desséchant de la vie avait bayé tout cela ! Depuis combien d'années n'était-elle plus, pour le duc, qu'une amie certainement dévouée, mais presque désagréable !

Et combien de fois l'avait-elle agacé quand elle essayait de stimuler son ambition....

Occupier un rôle en son pays ? Il lui en promettait la parfaite inutilité, l'impossibilité absolue; et il en était fort probablement ravi, car il n'aimait rien tant que ses aïeux et ses petites jouissances masculines....

Travailler ? Ecrire ?.... A quoi bon ? Est-ce qu'il n'y avait pas des gens dont c'était le métier, et qui l'accomplissaient, sûrement, bien mieux que lui ?

Et cet homme, qu'elle avait rêvé, qu'elle avait connu si brillant, ne songeait plus à braver qu'à ses jouissances personnelles au libertinage qui guette presque tous les Don Juan vieillards. Et il ne désirait plus, par-dessus tout, que sa bonne tranquillité dans l'existence de onate qu'il était arrangée, qu'il avait mérité en l'habileté de se faire arranger par les autres.

Toutefois elle n'avait plus qu'à demi souffert, lorsque les roiles

de cette illusion s'étaient évanouies devant elle, parce qu'elle était un être féminin très complet, chez qui l'émotion s'effaçait presque devant la mère, et qu'à ce moment même, l'avenir lui apparaissait pour ses enfants, peut-être plus éblouissant encore qu'elle ne l'avait ambitionné pour elle-même.

Ses fils étaient de santé entières, d'esprit aimable et, malgré la liberté habituelle des petits Anglais, écoutaient beaucoup leur mère.

Mais c'était sa fille, surtout, dont elle se glorifiait et qui, dès son enfance, fut une merveille de beauté, de grâce et d'élégance — comme l'était, chez les Ponte-Novo, ce petit duc, qu'elle avait pu aimer, admirer, comme un fils à elle....

Et alors, avec la ténacité si particulière à sa race, elle n'avait renoncé à son rêve à elle que pour en faire le rêve de sa fille. Et quinze années de son existence s'étaient employées à cela.

Vainement, des mariages superbes, princiers, s'étaient offerts à elle-même — un des rois d'Amérique s'était si vivement épris de sa beauté qu'il lui avait proposé, avec une brutale galanterie, de lui reconnaître, par contrat, la totalité de sa fortune, si elle consentait, elle aussi, à l'épouser. Elle avait souri.

Un prince russe, apparenté à la famille impériale, avait obte-

nu du leur de pouvoir l'épouser, et non pas par un mariage morgannatique, mais par une alliance bien officielle, qui la mettrait au rang des princesses. C'est à peine si elle avait hésité deux minutes avant de répondre non.

Enfin, un projet d'union l'avait presque tentée: un jeune lord, fabuleusement riche, qui lui aurait rendu un des premiers rangs dans son pays et aurait effacé, ainsi toutes les médisances qui avaient pu courir sur son compte.... Elle avait tergiversé un peu plus longtemps, c'est-à-dire cinq minutes, parce que ceci était vraiment avantageux, vraiment honorable pour ses enfants et ne l'empêcherait peut-être pas de poursuivre son rêve pour Fanny.

Mais ce jeune lord ayant eu l'imprudence de lui dire: "Je vais donc vous reprendre à la France" elle s'était refusée de toute son énergie.

Sa vie, son but, à elle, n'étaient plus en son pays. Ses fils y reprendraient plus tard la tradition familiale, avec leurs terres, leur fortune personnelle; et des lords, des fils de lords, on les comptait encore par centaines.... tandis que ce beau titre du duc français, conquis sur les champs de bataille il n'y a guère plus d'un siècle, dans ces guerres titaniques, qui firent trembler l'Angleterre, il n'en existe plus que si peu ! Et celui qu'elle ambitionnait pour sa fille était si no-

blement représenté ! Dès ce moment, cette femme, encore si belle, si désirable, bannit résolument l'amour de son existence; elle ne remplaça même pas, par de légers flirts, la passion évanouie du duc de Ponte-Novo. Elle ne fut plus qu'une mère, pourvu qu'elle eût un réel désintéressement personnel le bonheur de son enfant chérie.

Parfois, très rarement, quand le hasard la mettait en face de jeunes hommes de grande réputation, de grande famille, elle se demandait si elle ne s'était pas trompée, si elle avait bien choisi. Elle étudiait, alors, les rivaux qu'elle donnait, dans sa pensée, à François de Ponte-Novo: et, régulièrement, avec la conscience d'agir en toute impartialité, elle les repoussait.

Un seul était digne de sa fille, de son cœur si droit, de son intelligence si haute, ce jeune homme chez qui elle n'avait jamais pu surprendre une pensée bannable; car elle attachait bien plus d'importance à son caractère, à son tempérament, à son âme, qu'à sa beauté et à son nom.

Et, peu à peu, d'atypique mensonge elle l'identifiait avec le grand maréchal de Ponte-Novo. Elle comparait chaque photographie de Francis avec la collection d'estampes qu'elle possédait sur l'illustre guerrier; elle avait des lettres du maréchal et s'imaginait et retrouver l'écriture de

Francis. Et, comme François connaissait méticuleusement toute la correspondance du grand homme, il n'y avait rien de surprenant à ce qu'il lui eût pris des façons de s'exprimer, des tournures de phrases.

Enfin, à mesure que la dévotion lui venait au sujet du duc son père, presque du désespoir, elle croyait de plus en plus en l'avenir de ce jeune homme et avait la persuasion qu'il s'éleverait bien vite de l'existence inutile à laquelle il semblait voué. Il jetait sa gourme, essayait son activité aux petites folies de la jeunesse; mais il s'en laisserait vite. Et elle avait assigné, à Fanny, le beau rôle d'épouser, chez Francis, cette révolution, de faire de lui un homme de premier ordre, quelle que fût la direction qu'il suivrait.

Et le jeune homme qu'elle avait aimé aussi et que sa fille adorait si follement, n'était qu'un enfant inconnu, traitement introduit dans cette famille, y volant affection, admiration, nom, fortune.

— Ah ! le misérable !... La misérable, plutôt !

Car elle ne parvenait pas encore à le détecter au point de penser cela de lui; et c'est à sa mère qu'elle appliquait l'insulte et de sa jantes reproches